Rêveries alchimiques
« Les Armoiries de Chaumont »
Antoine Pellerin

Le château de Chaumont-sur-Loire est aujourd'hui surtout connu du public pour son parc qui accueille chaque année le célèbre *Festival des Jardins*. Tous les étés depuis 1992, les visiteurs aiment à déambuler entre les écussons jardinés sur des thèmes choisis, espaces propices à la contemplation et à la stimulation de l'imaginaire.
Le château, quant à lui, tourne ostensiblement le dos à son parc et regarde vers la vallée de la Loire qui s'étire en contrebas. Avec son allure générale fortifiée, Chaumont est en fait un mélange de style gothique et défensif caractéristique du XVème siècle et d'un style déjà marqué par la Renaissance. Les ailes Est et Sud, le châtelet d'entrée, le grand escalier sur cour et les éléments décoratifs italianisants sur la poterne témoignent de cette dernière période.

Fig. 1 : Le Château de Chaumont

Et c'est justement un de ces éléments décoratifs, l'emblème des armoiries de Chaumont disposé sur la tour de droite à l'entrée du châtelet, qui va retenir notre attention… et stimuler notre imaginaire tout autant que la poésie de ses jardins.

Lors de mes premières visites, mon attention avait surtout été attirée par les hommes sauvages de l'emblème, portant écu, sculptés en haut-relief sur le tuf calcaire : en effet, à cette époque, je travaillais sur l'interprétation alchimique du château de Crazannes[1] et pour l'occasion, j'avais été amené à faire l'inventaire des châteaux et

[1] « *Crazannes, logis alchimique* » Nicolas Faucherre, Antoine Pellerin, éd. Le Croît vif (2003)

demeures qui, entre Loire et Gironde, arboraient cette thématique des « hommes sauvages[2] », comme celle développée à Crazannes.

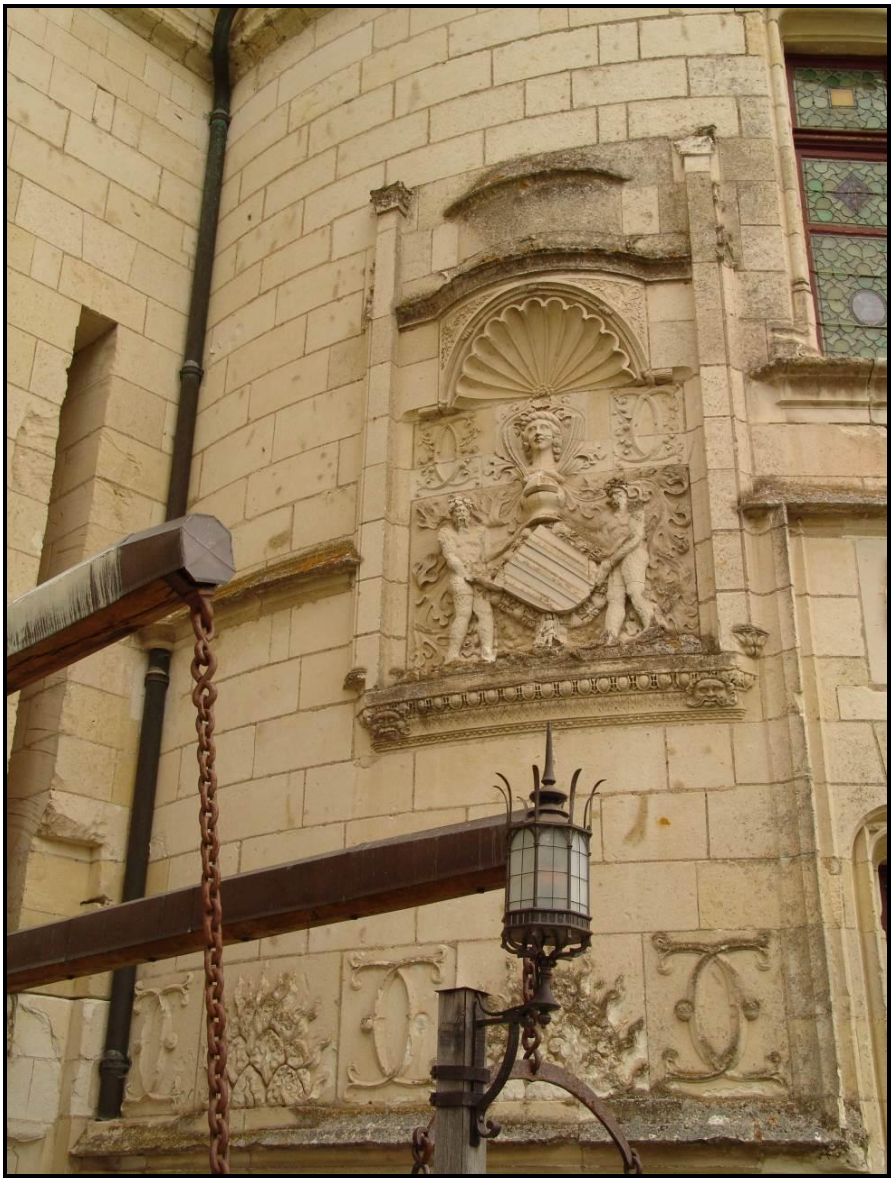

Fig. 2 : L'emblème de Chaumont sur Loire

Ces rustres-là avaient eu leur heure de gloire dans le lapidaire et les romans du Moyen Âge puis, avec la redécouverte de l'Antiquité par la Renaissance, l'Homme des

[2] Le château de Crazannes montrent deux hommes sauvages qui se font face, armés chacun d'un cimeterre ; le tympan de porte au manoir de la Chapelle-Baton (Deux-Sèvres), près de Champdeniers en Vendée, arbore deux hommes sauvages portant armoirie et chevreuil. Plus près de Crazannes, en pays mellois, le château de Gagemont (Deux-Sèvres) présente simplement deux hommes sauvages portant un écu. Ceux des armoiries de la ville de Niort portent chacun la massue à l'épaule. Une salle en ogive du château de Cherveux (Deux-Sèvres), au nord de Niort, présente en clef de voûte deux hommes sauvages portant le blason de la famille. Et puis aussi, plus loin, à Bannes en Périgord, au château de Saint-Pierre Lafeuille à Roussillon près de Cahors, à Fougère sur Bièvre en pays blésois… il est intéressant de rappeler que le droit de supports ou tenants n'était primitivement reconnu qu'aux familles revêtues d'une haute autorité.

bois s'était vu peu à peu remplacé par Hercule, figure symboliquement interchangeable, mais plus « civilisé »[3].

Plus tard, mon attention était revenue sur la composition de l'emblème dans son ensemble, une composition assurément bien étrange. Et cette étrangeté laissait deviner qu'une seconde lecture se dissimulait dans ce lapidaire offert aux yeux de tous.

Fig. 2 bis : L'emblème de Chaumont sur Loire (détail)

Le guide nous informe que si l'écu est celui de la maison d'Amboise, *« palé d'or et de gueules de six pièces »*, l'emblème dans son ensemble, écu et chef, représente les armoiries de Chaumont. En effet, ces armoiries ont repris celles de la maison

[3] Lire à ce sujet la thèse d'Université *« L'Homme sauvage dans l'art en France, de son apogée au XVe siècle à sa disparition au XVIe siècle »* de Claude VAREILLE-DAHAN

d'Amboise qui a occupé le château de Chaumont durant plus de 4 siècles. Et de nous expliquer que le château précédent avait été rasé sous Louis XI pour d'obscures raisons (en fait pour punir Pierre d'Amboise de s'être révolté contre le pouvoir royal), et que Chaumont fut réédifié de 1465 à 1510 par la famille d'Amboise. D'abord par Pierre d'Amboise, mais surtout par Charles I (l'aîné de ses 17 enfants) et par son petit-fils, Charles II. Les deux paires de C adossés et entrelacés (aussi d'or) accostés confirmeraient la signature : les deux C pour Charles de Chaumont et la paire pour signaler les initiales des deux Charles de Chaumont : Charles I et Charles II.
Entre les deux, « *la montagne isolée de gueules enflammée d'or* » blasonne et signe les armoiries de Chaumont, pour signifier héraldiquement « le mont enflammé », le « mont chaud », et donc Chaumont…)

Fig. 3 : Les armoiries de Chaumont-sur-Loire,
« *à l'écu palé d'or et de gueules ; au chef d'azur chargé d'une montagne isolée de gueules enflammée d'or et accostée de deux paires de* « C » *adossés et entrelacés aussi d'or.* »

Ce que confirme la frise qui ceinture le château à hauteur du larmier, avec cette chaîne de motifs alternés de « monts chauds » et de double « C » entrelacés.

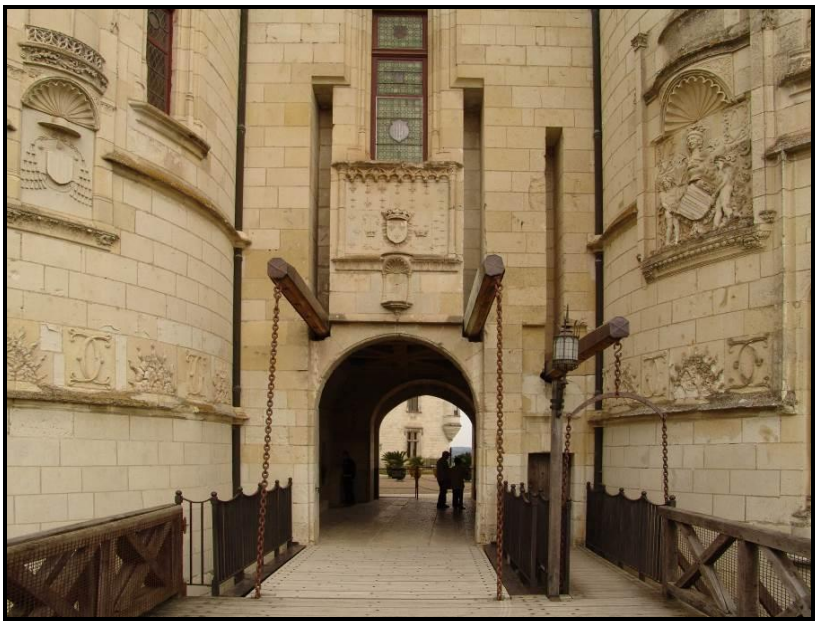

Fig. 4 et Fig. 4 bis : Au niveau du bas larmier, la frise des« C » entrelacés alternée
avec les « chauds monts »

Voilà pour le livre ouvert, celui qui se tient à portée des regards du visiteur.

Pourtant la comparaison entre les deux armoiries, l'originale, et celle représentée à l'entrée du châtelet laissent apparaître des différences qui ne manquent pas d'intriguer le curieux : les bandes en relief des pals montrent que leur disposition ne correspond pas à l'original : les six pals (trois d'or et trois de gueule alternés) de l'écu d'Amboise, ne se superposent pas à l'identique sur celui de Chaumont (que nous avons remis ici dans sa verticalité).

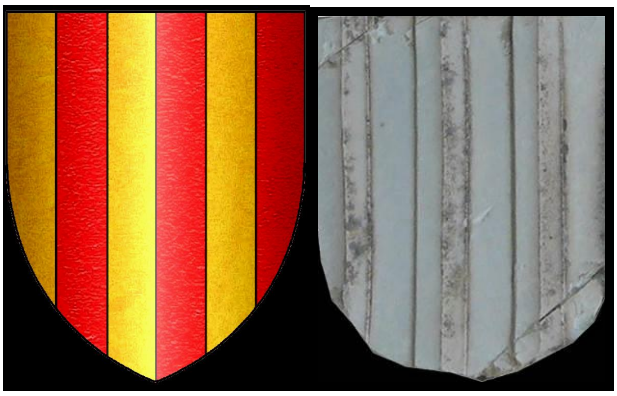

Fig. 5 : L'écu de la Maison d'Amboise et celui de Chaumont

Si les 2 « C » adossés et entrelacés sont bien présents au chef sur l'emblème sculpté, pourquoi manque-t-il entre les deux « *la montagne isolée de gueules enflammée d'or* »?
Que viennent faire ici les hommes sauvages ? Et que dire des motifs floraux ?
Les lapidaires de Chaumont et de Crazannes, ont bien des points communs, mais à Crazannes ce sont les iconoclastes qui ont ouvert le livre en cassant les écus, ici c'est le sculpteur lui-même qui soulève le voile.

Commençons par les tenants : deux hommes sauvages, la mine peu engageante avec leurs énormes moustaches, inclinent l'écu pour dévoiler une scène qui, sans cela, serait resté cachée ; l'écu soulevé, on découvre un petit 'Saint-Michel terrassant le dragon'.

Fig. 6 :Saint-Michel terrassant le dragon, sous l'écu.

On le sait, l'ésotérisme chrétien a remplacé Mercure par Saint-Michel, mais rappelons que, là encore, la symbolique est restée la même.
L'Archange ailé, bien campé sur ses jambes, saisit son épée des deux mains et l'enfonce dans la bouche ouverte du dragon. Le geste est assuré et signe l'opération chalybée que doit accomplir l'artiste au début du travail. Le dragon représente la première matière et l'épée, le métal qui doit l'ouvrir. Sujet ici discret, mais incontestablement *hermétique*[4].
Ce n'est pas une mince découverte : cette levée de bouclier ouvre la première page du livre fermé et nous dévoile que l'emblème est assurément consacré à Mercure, et plus précisément au Mercure des Philosophes.
Que représentent ces hommes sauvages, revêtus de toisons de bélier, dont l'évocation est récurrente dans les anciennes légendes ? Que sont ces géants aux cheveux hirsutes et à la barbe en bataille, au visage plat avec des yeux de chouette, sauvages à la force herculéenne, personnages sortis tout droit de l'imaginaire médiéval ? Les lecteurs de Fulcanelli connaissent tous le célèbre Homme des Bois en façade de maison, 21 rue de la Coutellerie, à Thiers (Puy-de-Dôme), sculpture sur laquelle le Maître a fait un magistral commentaire. Nous n'y reviendrons pas.
Notons que les hommes sauvages de Chaumont sont ici couronnés d'un feuillage de lierre. On connaît la symbolique de ce végétal : l'attachement jusqu'à la mort, mais aussi l'inaltérable vitalité.

---

[4] A la fin du XIXème siècle, les propriétaires de Chaumont, le prince de Broglie et sa femme, *cavaliers* émérites, conçoivent, avec le concours de la maison *Hermès*, de somptueuses écuries et confient à l'architecte-paysagiste Henri *Duchêne* la création du parc … Il est bien sûr impossible de dire si le choix de ces intervenants par le couple princier est *hermétiquement* intentionnel, mais il faut au moins reconnaître que ces clins d'œil de la petite histoire de Chaumont ne peuvent que réjouir les amoureux d'humour et de cabale !

Fig. 7 : Le Sauvage couronné de lierre

Les Egyptiens attribuaient la découverte du lierre à Osiris, il en était même devenu le symbole. Lorsqu'ils représentaient les Divinités dans leur fonction symbolique, Osiris était peint en vert pour symboliser la féconde végétabilité de la nature ; il était alors appelé *Osiris végétant*[5].
Dans la Grèce antique, le lierre composait avec la vigne la couronne de Dionysos[6], et les participants des Bacchanales portaient la couronne de lierre, ce dont il ne faut pas s'étonner puisque la figure de Dionysos avait remplacé celle d'Osiris dans le panthéon grec[7].
Les gaulois appelaient le lierre « σουιβιτις » (*souibitis*) et pour Dioscoride, c'est le « Γαλλοι σουιβιτις » (*Galloi souibitis*, le lierre du chêne) et, toujours selon cet auteur, « *souibitis* » se décompose en *sui-bitis* qui signifie « *celui qui a sa propre vie* »[8].

---

[5] Voir l' « *Inventaire bibliographique des Isiaca* » (IBIS) : Partie 2, Par Jean Leclant, Gisèle Clerc.

[6] *« Après la vigne, la plante favorite de Dionysos est le lierre. Le lierre rappelle la vigne ; c'est une plante grimpante comme elle, et ses lianes se mêlent parfois aux sarments. […] Le lierre était un des symboles primitifs de Dionysos et ce dieu lui-même, adoré à Acharnie sous le nom de* Kissos*, le lierre ; ailleurs* Cissos *est un compagnon de Dionysos.*
Aussi le lierre formait-il sa couronne aussi souvent que la vigne, d'où les épithètes de Kissokomês*,* Kissochaitês*, la première employée déjà dans les hymnes homériques. Chez les poètes latins, Bacchus est appelé* Corymbifer *aussi bien que* Racemifer*, par allusion aux fruits du lierre. Il n'y avait pas de fête de Bacchus sans qu'on s'y couronnât de lierre ; c'est ce qu'on appelait* kittôsis*. La fête dionysiaque de Phlionte était nommée* kissotomoi*. Le convolvulus,* smilax*, est appelé par Dioscoride* kissampelos *; à cause de la ressemblance qu'exprime ce nom, il était attribué à Bacchus, comme la vigne et le lierre.* » F. Lenormant
(in : http://www.mediterranees.net/civilisation/religions/dionysos/bacchus11.html)

[7] « Osiris est devenu Dionysos dans la tradition grecque. A son tour Dionysos est devenu Bacchus dans la tradition romaine. L'écrivain Grec Plutarque (50 - 125 après J. C.), dans son Traité sur Isis et Osiris à propos de Cléa confirme cet emprunt grec : *"Qu'Osiris ne fasse qu'un avec Dionysos, qui pourrait le savoir mieux que toi Cléa, toi la supérieure des Thyades de Delphes (prêtresses de Dionysos), qui fut consacrée par tes père et mère aux rites Osiriens ?".*
L'historien grec Diodore de Sicile attribue la découverte du lierre à Osiris et le consacre à ce Dieu, tout comme les Grecs pour Dionysos. »

[8] Dioscoride, *Sur la matière médicale*, II, 126

Plante sacrée des Druides, il fut longtemps considéré, de l'Antiquité jusqu'au Moyen-âge, comme une panacée mais, malgré ses indéniables vertus thérapeutiques[9], sa réputation s'est estompée à la Renaissance.

L'écu renversé est entouré de coquilles Saint-Jacques, reliées entre elles par des lacs qui n'attendent que d'être dénoués. Voilà qui ne laisse aucun doute sur le sujet en question : le Mercure des Philosophes. Tout d'abord, la coquille témoigne que le pèlerin a parcouru laborieusement le Chemin des Etoiles jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle et qu'il est désormais le possesseur de l'étoile tant recherchée (*compos*, possesseur *stellae*, de l'étoile[10]).

Fig. 8 : L'étoile de Compostelle

Mais, le chemin n'est pas fini et ne s'arrête pas à Compostelle : nous verrons par la suite que la guirlande des huit mérelles qui entourent l'écu, alternées avec autant de nœuds, donne une indication importante pour les opérations qui suivent.

Les deux hommes sauvages, quant à eux, illustrent les*« matériaux vieux comme le monde »*, nous précise Fulcanelli, *« ils sont les éléments primitifs de l'Œuvre, les corps bruts, dont la décomposition et l'assemblage sous une autre forme, de qualité volatile, fournissent cette substance secrète que nous appelons* mercure *et qui suffit à elle seule pour accomplir l'ouvrage entier »*[11].

---

[9] Voir « *Traité élémentaire de matière médicale* », tome 3, de Jean-Baptiste-Grégoire Barbier,1837. Méquignon-Marvis libraires-éditeurs à Paris.

[10] Relire la seconde préface du *Mystères des cathédrales*, écrite en 1957 par Eugène Canseliet au sujet de cette étoile double.

[11] Fulcanelli, *les Demeures Philosophales*, tome 1, page 419 et seq. éd. Jean-Jacques Pauvert

Les deux tenants portent aussi un heaume, ailé, faut-il le remarquer, surmonté d'une tête de femme, résultat de l'opération en question. Là encore, on pense à Crazannes : le heaume symbolise le chapiteau (de la cornue) appelé communément le casque. Le casque est la marque cabalistique du caractère du sujet des sages : *cassis*, lat., *casque,* mais aussi *filet* ou *piège* (et là nous pensons à l'étoile et à ces lignes entrecroisées comme les mailles d'un filet qui apparaissent à la surface du régule, signe que l'esprit universel a été capté).
La volatilité du sujet, représenté à Crazannes par le cerf, est ici signalée par le port altier de la tête de femme accostée des deux ailes, rappelant que le mercure est de nature féminine.

Fig. 9 : Le mercure volatile

La tête est couronnée d'une tresse et au faîte de laquelle un dais se déploie sous la forme d'une immense coquille Saint-Jacques. S'il y avait encore à douter du sujet des sages…
Le feuillage d'une chélidoine aux feuilles d'un bord profondément lobé déploie dans l'aplat de l'emblème son élégante végétation[12].

---

[12] Viollet le Duc écrivait dans son « *Dictionnaire raisonne d'architecture du XIe au XVIe siècle* », en 1856 (tome 5, sur la Flore) :
« Examinons encore cette feuille de Chélidoine (la grande éclaire) plante si commune dans nos campagnes; ces feuilles sont profondément pinnatifides, à folioles ovales, à dents et lobes arrondis; leur faisceau fibreux est accusé, épais; les stipules latérales développées. Il s'agit d'interpréter *cette plante, belle par sa forme générale et par ses détails. Les mêmes sculpteurs composent l'ornement. Ils retournent le limbe supérieur, le font retomber sur lui-même, le doublent d'une seconde feuille pour augmenter sa masse. Ils observent les deux stipules latérales; ils élargissent démesurément le pétiole; Si ces artistes ne possèdent pas la science du botaniste, s'ils ne copient pas exactement telle plante ou telle partie de plante, ils ont cependant observé avec délicatesse certaines lois organiques dont ils ne s'écartent pas; ils connaissent l'anatomie du végétal et suivent ses règles générales… »*

Fig. 10 : La chélidoine, extrait du« Livre des simples médecines » de Platéarius, 1480

Pourquoi l'artiste anonyme de Chaumont choisit-il la chélidoine plutôt que l'acanthe ou la feuille de chêne par exemple ? La cabale phonétique, si bellement maniée par Fulcanelli, nous en donne la clef.

« Le nom grec de la chélidoine, χελιδόνιον (chélidonion), a pour homonyme χελιδόνιος, (chélidonios) *hirondelle*, cela, parce que cette plante fleurit dès l'arrivée des hirondelles en avril et jusqu'à leur départ en octobre. On croyait aussi que cet oiseau se servait du suc de la sève pour ouvrir les yeux de ses petits, d'où son autre nom, la *grande éclaire*. Symboliquement, à l'entrée d'un sanctuaire, comme à Orcival par exemple où elle orne les chapiteaux de la porte Saint-Jean, elle invite le croyant à retrouver la vue, à ouvrir ses yeux sur le mystère divin et, par-là, à être éclairé et, par conséquent, à *être initié*[13].
Outre ses qualités pour traiter l'ophtalmie, les Anciens attribuaient à la chélidoine les vertus les plus variées : son latex brûlait les chancres et les verrues (c'est la fameuse « herbe aux verrues »), et ses propriétés étaient multiples : diurétiques, narcotiques, vermifuges, vomitives, etc.) Dans la pharmacopée du Moyen Âge, la chélidoine était considérée comme une médecine à usage étendu, voire universelle[14].

---

[13] Noter que le verbe χελιδονίξω (chélidoniso) signifie *babiller comme une hirondelle* et, par dérivation, *parler un langage incompréhensible*. La cabale hermétique, langage par excellence des initiés, est traditionnellement appelée *langage des oiseaux*. Langage, comme on le découvre, admirablement parlé par le sculpteur anonyme de Chaumont.

[14]Jean Mavéric, dans un très intéressant ouvrage *la Médecine hermétique des plantes ou l'extraction des quintessences par art spagyrique*, révèle le procédé par lequel les Anciens extrayaient la Quintessence de la chélidoine. Il termine sa description en disant que cette médecine, prise *« … en la quantité d'un grain de blé, dissous en bon vin d'Espagne, et appliqué au cou et à la poitrine d'un homme gravement malade, lui rend la vie, la vigueur et la santé en peu de temps, car* [le Feu] *pénètre jusqu'au cœur, qu'il purifie et vivifie incontinent ; mais si l'on veut ressusciter un moribond, il doit absorber cette même quantité de Quintessence dissoute, et la vie lui sera rendue, au grand ébahissement des personnes présentes ; ainsi le dit Raymond Lulle […]. Ne jamais donner cette médecine dans les cas de fièvres violentes ou chaudes. »*

Mais l'emploi de la chélidoine pour symboliser l'acquisition de la Première Médecine, issue du soufre, trouve aussi sa raison dans une fausse étymologie, latine celle-ci, inventée par les alchimistes eux-mêmes : chélidoine, *Cœli donum*, est le *don du Ciel*. En effet, cette première acquisition couronne des années de recherche, de doute, de désespoir, de veilles sans fin, et est véritablement considérée par les alchimistes comme un don de Dieu. »[15]
Le feuillage de chélidoine, s'élève du casque, entoure la tête comme une couronne de laurier et festonne en retombant tout autour des Hommes sauvages. Nous assistons là aux mystérieuses sublimations au sujet desquelles les alchimistes ont toujours voulu garder secret le tour de main : sous l'action du feu interne, le soufre volatile s'élève doucement puis retombe sur la matière dans une lente cohobation[16]. Le mouvement circulaire du fixe vers le volatil et du volatil vers le fixe est merveilleusement rendu par le travail du sculpteur anonyme, un artiste éclairé assurément : les lames des rémiges, serrées d'abord comme sur une aile (pour exprimer la volatilité), se détachent, se dentèlent peu à peu pour se transformer en feuilles de chélidoine, le *coeli donum*, le don du ciel, c'est-à-dire le don de Dieu[17]. La chélidoine représente donc le soufre volatil. Certaines feuilles s'élèvent vers la tête et la couronnent, d'autres redescendent, avec parfois des reprises d'ascension. Les alchimistes appellent cette opération « faire voler les aigles », pour désigner leurs sublimations, phase du second œuvre, qui est la séparation du soufre volatil du soufre grossier[18].

Revenons à la « montagne enflammée » qui aurait dû se trouver légitimement en lieu et place de la tête de femme, accostée de la double paire de « C », comme sur les armoiries. Pour quelle raison la signature cabalistique de Chaumont a-t-elle été « gommée » de ces armoiries, si le but était ici de réellement les arborer ?
Un oubli ? Certainement pas. Une œuvre incomplète ? Allons donc !
Au-dessus du dais à la coquille, on remarque le bas-relief d'une tour au toit conique, seul endroit disponible sur lequel le « chaud mont » aurait pu encore trouver place… Pourtant, au regard de la finition de la taille, la finesse des détails, il est difficile d'envisager la possibilité d'une œuvre inachevée : tout montre en fait l'intention maîtrisée du sujet.
Il faut l'admettre, le programme est bel et bien achevé, conforme à l'intention hermétique, et l'emblème ne représenterait que partiellement les armoiries de la

---

[15]*Crazannes*, op. cit. p. 115 et seq.

[16]C*assis*, le *casque*, renvoie aussi à *cassito*, qui signifie *tomber goutte à goutte*… Comment être plus clair sur le mode opératoire ?

[17]Le choix de la chélidoine repose aussi sur sa « signature ». Comme nous le rappelle Patrick Rivière, toute la méthode paracelsienne, fondée sur l'observation et l'intuition, consiste à déceler les *signes*, laissés çà et là dans les trois règnes « *Paracelse décèle ainsi les vertus proprement cholagogues et cholérétique de la chélidoine […] [et] voit en ce 'simple' un véritable 'don du Ciel' (donum Coeli)* » in *Paracelse ou la lumière de la Nature*, p. 145, texte , trad. (*Archidoxes Alchimiques*), commentaires, de Patrick Rivière, éditions Philos/Nature, 2008.

[18] Les alchimistes l'affirment, Fulcanelli en tête : le *secretum secretorum*, le secret des secrets, est celui de la dissolution et la dissolution vise à l'obtention du soufre ; il est alors aisé de comprendre pourquoi ce don de Dieu, θέιος, théios, est cabalistiquement celui du soufre, θέιον, théion.θέιος (théios) signifie aussi ce qui est *divin, miraculeux, surnaturel.* Il s'agit en fait de l'Or philosophique, qui est, aux yeux de l'alchimiste, plus précieux que l'or métallique. Ainsi, on peut comprendre la raison de l'appellation de l'*eau divine*, υδωρ θειον (udor théiov) de Zosime.

maison de Chaumont. Juste de quoi donner le change au regard inattentif et distrait du visiteur…
Dans la disposition définitive, le « mont enflammé » volontairement remplacé en chef par le heaume coiffé de la tête ailée, confirme si besoin était, le travail d'élaboration de la pierre, en signalant par la substitution sa qualité particulière : la matière mercurielle, féminine et volatile, est porteuse du feu secret, seul agent de transformation.
Regardons la totalité de l'emblème avec un peu de recul : nous pouvons remarquer que l'emblème est en creux par rapport à la façade tandis que la tourelle qui le chapeaute est en volume. Comme si cette sorte de tourelle avait été « ouverte » intentionnellement. Ne pouvons-nous pas voir maintenant dans cette tourelle le corps austère d'un athanor, et la mérelle en serait la fenêtre, le regard, qui dévoile, au cœur du vieux fourneau, le travail patient du feu secret sur la matière, les sublimations qui s'opèrent, illustrées par le lent mouvement circulaire du feuillage de chélidoine…
Solve et coagula.

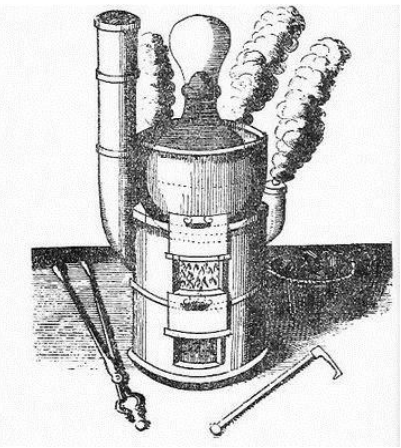

Fig. 11 : fours sublimatoires

Quel est le résultat de ces sublimations qui selon les auteurs doivent être au nombre de sept, pouvant aller jusqu'à neuf, comme l'indiquerait le nombre de nœuds à défaire qui entourent l'écu ? Au sortir de ces lentes cohobations, le chapiteau recueille les particules les plus subtiles qui se sont élevées et qui finissent par s'assembler pour former la précieuse cristallisation : le philosophe peut enfin cueillir la fleur si recherchée, tant attendue. N'est-ce pas cette Rose pourpre[19] que l'artiste de Chaumont a voulu illustrer au centre de rayonnement de la mérelle ? Dans le régime de la coction finale, Philalèthe enseigne que l'alchimiste devra cueillir trois roses dont la grandeur diffère : elles représentent trois étapes successives dans la réalisation victorieuse du Grand Œuvre. L'Adepte précise qu'on obtient d'abord la rose blanche, qu'il nomme la lune, puis la rose jaune ou safran, enfin la rose rouge ou parfaite…
Les trois nœuds du cordon qui entoure la grande mérelle nous instruisent sur la nécessité de ces trois dénouements.

[19]*« Le vocable*, nous rappelle Canseliet dans son commentaire de la quatorzième planche du Mutus Liber, *voulait qu'il désignât la couleur et la nature de la Pierre Philosophale : le pourpre venu du latin* purpura*, qui est le rouge foncé ; en alchimie du Verbe, le* pur du pur*,* πυρ πῦρός*,* pur puros*, c'est-à-dire le* feu du feu… »

Maintenant reste à savoir qui a déployé cette symbolique hermétique sous l'anodine apparence des armoiries de la maison de Chaumont ?
La réponse se trouve-elle dans l'histoire du château ?

Arrêtons-nous un instant sur certains personnages qui en ont été les acteurs les plus illustres. Difficile, dans ce val de Loire, d'échapper à Catherine de Médicis et à Diane de Poitiers, sa rivale. Pour se venger de Diane de Poitiers, favorite du défunt roi Henri II, Catherine de Médicis, sa veuve, acquiert le château en 1560. Catherine de Médicis reste peu de temps à Chaumont, mais elle aménage un cabinet pour son astrologue florentin, Côme Ruggieri.

Fig. 12 : L'astrologue de la reine, Côme Ruggieri

La salle est reliée au sommet de la tour par un escalier d'où Catherine et son maître en cabale interrogent les astres. Il semble peu probable que ce Ruggieri-là, plus astrologue et magicien qu'alchimiste, ait été pour quelque chose dans l'emblème qui nous occupe, même si c'est à Chaumont, dit-on ici, que la reine aurait lu dans l'avenir le sombre destin qui attendait ses trois fils François II, Charles IX et Henri III et l'avènement des Bourbons avec Henri IV (certains attribuent cette prophétie à Nostradamus…)

Fig. 13 : Cabinet de Marie de Médicis
Le symbole « cabalistique » qui orne le manteau de sa cheminée, un triangle intriqué dans un nœud borroméen, témoigne de son goût pour les sciences occultes.

La reine oblige Diane de Poitiers, sa rivale, à lui céder sa résidence préférée, Chenonceau, en échange de Chaumont. Après Catherine, Diane de Poitiers devient donc la propriétaire des lieux. Pas plus que la reine, Chaumont ne retient guère la favorite, mais suffisamment toutefois pour signer le château de sa marque : on trouve un peu partout sculpté son emblème : 2 D entrelacés ou bien le cor, l'arc et le carquois, ou encore les flèches et les boucliers, tous ces insignes, attributs de notre Diane chasseresse. Juste sous l'emblème que nous étudions, se trouve une frise alternée de boucliers et de flèches. Cette frise, partie intégrante de la composition, laisse à penser que notre emblème aurait peut-être été réalisé sous sa directive, sinon sous son auspice. Las, Diane quitte Chaumont pour terminer ses jours en son château d'Anet.

Cet emblème est si faussement « de Chaumont» qu'on est amené à penser que la double paire de C adossés et entrecroisés pourrait avoir une autre signification que le chiffre des reconstructeurs. Il est curieux de constater que bon nombre de châteaux ou demeures sont signés de doubles C ou de doubles D adossés et entrecroisés de même, et ceux imbriqués du H du monogramme d'Henri II.

C'est Fulcanelli qui donne un élément de réponse dans le tome 2 de ses Demeures philosophales, précisément dans le chapitre sur Dampierre sur Boutonne :
« Or nous avons fait cette constatation, assez surprenante, que la plupart des hôtels et châteaux porteurs du double D lié à la lettre H et du triple croissant, ont une décoration de caractère alchimique incontestable. Mais pourquoi ces logis sont-ils qualifiés du titre de « châteaux de Diane de Poitiers » par les auteurs de monographies, et sur la seule existence du chiffre en question ? »

Et Fulcanelli de rappeler qu'Henri II était un sot et que jamais les philosophes auraient mis leurs œuvres sous la protection d'un tel monarque et de préciser la qualité hermétique certaine des représentations qui arborent ces glyphes.

Alors *exit* ces deux personnages historiques de premier plan bien trop encombrants, et essayons de trouver une réponse dans la maison d'Amboise. Les Amboise avaient pour devise une pensée d'Horace tirée de son Ode III : *« Non omnis moriar »*, *« je ne mourrai pas tout entier »*.

> *« L'œuvre que j'ai fait passera l'airain,*
> *plus grand que les pyramides des rois ;*
> *rien ne le vaincra ; ni la pluie qui ronge, ni l'Aquilon vif,*
> *ni les ans qui passent, et le temps qui fuit.*
> ***Je ne mourrai pas tout entier** ;*
> *mon âme aura échappé à Libitine (...) »*
> (Libitine était la déesse qui présidait aux funérailles) [20]

La famille d'Amboise aurait-elle choisi cette devise pour nous faire partager le désir de chacun de se survivre, que Racine, plus tard, exprimera par la bouche du bouillant Achille :

> *« Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,*
> *Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,*
> *Attendre chez mon père une obscure vieillesse ;*
> *Et toujours de la gloire évitant le sentier,*
> *Ne laisser aucun nom et **mourir tout entier ?** »*[21]

... et aspirer à la postérité par la gloire des faits d'armes et une longue descendance ? Peut-être.

Ou à la manière de Walter Scott, imaginer que :

> *« Sans l'aide de la révélation, on ne peut espérer que la raison purement humaine soit en état de former des conjectures précises et raisonnables sur la destination de l'âme quand elle est séparée du corps ; mais la croyance qu'il existe une telle essence indestructible, la croyance exprimée par le poète dans un sens différent, **non omnis moriar,** doit faire présumer l'existence de plusieurs millions d'esprits qui n'ont pas été anéantis, quoiqu'ils soient devenus invisibles pour les mortels »*[22]

Certainement !

---

[20]*« Exegi monumentum aere perennius*
Regalique situ pyramidum altius,
Quod non imber edax, non Aquilo inpotens
Possit diruere aut innumerabilis
Annorum series et fuga temporum.
***Non omnis moriar** multaque pars mei*
Vitabit Libitinam (...) »

[21]Racine, *Iphigénie en Aulide, acte I, sc. 2.*

[22] Walter Scott, L*a Démonologie*, Ménard éditeur, 1838

En effet, nous avons vu que leurs armoiries livraient un message délibérément hermétique et nous pensons que cette devise suggère que des membres de la maison d'Amboise ont tissé des liens avec des cercles d'alchimistes qui œuvraient au fourneau. Le poème d'Horace parle assez clairement et le résultat du Grand Œuvre est à peine voilé !

L'œuvre que j'ai fait passera l'airain,
Plus grand que les pyramides des rois ;
Rien ne le vaincra ; ni la pluie qui ronge,
Ni l'Aquilon vif, ni les ans qui passent
Et le temps qui fuit…

S'ils n'ont pas été initiés aux Grands Mystères Osiriens, ils ont certainement eu connaissance des secrets de la *Pierre*. Ils savaient le sens de V.I.T.R.I.O.L.qui consiste d'abord à démembrer la matière première, la putréfier, la réanimer par le feu secret, en tirer la quintessence, la nourrir de l'esprit tiré de l'inépuisable source céleste, pour l'amener peu à peu à un état de plus-de-perfection.
Voilà pourquoi la figure dionysiaque des Hommes sauvages est couronnée du « *sui bitis* », pour certifier que le Mercure porte en lui l'indéfectible force de la régénérescence et de la vie, qu'il a reçu l'empreinte de l'Esprit.
Ainsi le Mercure des philosophes, destiné à disparaître au profit du Soufre peut alors proclamer***« Non omnis moriar »*** « *je ne mourrai pas tout entier* » puisqu'une parcelle de sa force vitale se survivra dans la Pierre Philosophale, porteuse inaltérable de la Vie, promise à l'immortalité.

Antoine Pellerin
Pâques 2010

Crédit
Fig. 1 et 3 : fr.wikipedia.org/wiki/Chaumont-sur-Loire (photo Efbé)
Fig. 2, 6, 7 et 9 : photos Gilles Boreau
Fig. 4 et 8 : Antoine Pellerin
Fig. 10 : *Le Livre des Simples Médecines*, Platearius, 1480, éd. Ozalid et Textes Cardinaux.
Fig. 11 : Fourneau spagyrique in A. Kircher, *Mundus subterraneus*, t. II, p. 412.
Fig. 12 : source Château de Chaumont sur Loire in : fr.wikipedia.org/wiki/Côme_Ruggieri
Fig. 13 : source Château de Chaumont sur Loire in : commons.wikimedia.org/wiki/File:Ruggieri.jpg